



HAL
open science

Le drapeau rom/tsigane : un drapeau, mais pour quoi faire ?

Jean-Pierre Cavallé

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Cavallé. Le drapeau rom/tsigane : un drapeau, mais pour quoi faire?. 2022. hal-04174980v2

HAL Id: hal-04174980

<https://hal.science/hal-04174980v2>

Preprint submitted on 2 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le drapeau rom / tsigane¹ : un drapeau mais pour quoi faire ?

Jean-Pierre Cavallé



« Pour tous les Gitans, les Gitanes, les Manouches, les Tsiganes, les Roms, et je sais pas si les Gens du Voyage, les Voyageurs, les autres qui sont pas Tsiganes, je sais pas s'ils sont comptés dans le drapeau, vous savez le drapeau avec la roue, tous ceux qui sont sur notre drapeau. J'ai vu un truc par exemple, la Catalogne, il y a une partie qui est en France, il y a une partie qui est en Espagne, ils ont leur drapeau ; la Réunion, c'est un département français, d'Outre-Mer [...] ils ont leur drapeau, va dans les machins de Google, de Tiktok, de Snap et tout, tu trouves le drapeau de eux. Pourquoi nous on le trouve pas ? On n'existe pas ? Il a pas été voté et tout devant l'ONU en 71 notre drapeau ? Faites tourner la vidéo les gars, il faut qu'on ait un drapeau les gars ! C'est pas de la discrimination ça ? C'est pas du racisme ça ? Notre drapeau à nous ils nous l'accordent, ils nous l'inventent mais ils le mettent pas dans les machins, ni dans le dictionnaire ni rien ? », Jose Fernandez, Gitan catalan vivant en France, s'exprimant dans une vidéo publiée sur le réseau TikTok, avril 2022.



Ukraine - Mai 2022

1 J'utiliserai dans cet article, indifféremment, les termes génériques « Tsiganes », le plus courant dans les études francophones, et « Roms » qui s'impose dans le discours militant aujourd'hui. L'usage de ce dernier terme est problématique en contexte francophone Il s'agit en effet de l'adaptation en français du terme utilisé en langue Romani par la plupart des groupes d'Europe de l'Est et reçu dans le monde anglophone, « Roma », qui s'est substitué à Gypsies, considéré comme dévalorisant, voire injurieux (à l'égal du français Gitans, ou de l'allemand Zigeuner), mais en France le terme est communément réservé aux groupes d'Europe de l'Est et récusé par la plupart des groupes durablement implantés (auto-désignés comme Gitans, Manouche, Yéniches, etc.). L'un des enjeux de l'adoption d'un drapeau commun est de créer une unité identitaire symbolique de tous les groupes malgré la pluralité des noms.

Une photographie a largement circulé sur les réseaux sociaux au début du mois de mai 2022 : on y voit un petit groupe d'hommes en tenue para-militaire qui brandissent des fusils automatiques, l'un d'entre eux faisant des deux mains le V de la victoire et tenant devant eux le drapeau vert et bleu à la roue², dont je vais parler ici. Il ne s'agit pas, loin de là, d'un groupe armé pro-rom (du reste il n'existe rien de tel nulle part au monde pour ce que j'en sais), mais d'une image montrant l'implication active des Roms dans l'actuelle guerre de résistance des Ukrainiens à l'invasion russe (une mention en langue russe sur Tweeter indique : « Tsiganes dans les rangs de l'armée »). Du reste, les couleurs de l'Ukraine figurent sur la poignée de l'un des fusils. Cette photographie était aussi une sorte de réponse : dans les tous premiers jours du conflit, fin février, une vidéo montrant un char d'assaut russe tiré par un tracteur bleu, un homme courant près du



véhicule, avait fait le buzz en Ukraine et dans une bonne partie de l'Europe. Suivant les commentaires produit simultanément, des « fermiers » ou des « Roms » (l'un n'empêchant bien sûr pas l'autre) : l'épique et le comique se rejoignait dans cette images de Tsiganes déroband un char aux Russes. Le 16 mai dernier, en Roumanie,

une jeune plateforme revendicative rom, Aresel, manifestait au milieu des drapeaux tsiganes devant l'ambassade russe de Bucarest, avec une maquette du char tiré par un mini tracteur³.

Le message était riche. Il s'agissait de montrer la solidarité des Roms de Roumanie avec leurs frères d'Ukraine et de s'opposer haut et fort au récit déjà consolidé : le char n'avait pas été volé (*furat*), mais capturé (*capturat*) par la force. Le 16 mai est une date éminemment symbolique, il est le rappel du jour de 1944 où eut lieu la révolte de 600 Roms internés de la section B II du camp d'Auschwitz-Birkenau (*Zigeuner Familien Lager*). Il est fêté désormais, depuis 2014, comme journée de la résistance des Roms dans plusieurs pays, et cette commémoration, encore assez peu répandue, est inséparable de l'exhibition du drapeau.

Voilà deux usages, saisis au vif de l'actualité, du drapeau désormais largement connu dans les groupes tsiganes ainsi que par les non-tsiganes, et qui, nous le verrons, sont très exemplaire d'une tension constitutive de l'effigie entre des actions d'auto-affirmation de groupes roms au

2 https://twitter.com/_A_Vit_/status/1523775000561524738. Le drapeau est tenu tête-bêche, la bande bleue vers le bas, sans aucun doute par erreur ou ignorance du « bon » sens.

3 <https://www.facebook.com/PlatformaAresel/>

niveau local ou national, et une dynamique internationale, inhérente au choix même de cette bannière comme symbole vexillaire d'un peuple du « voyage », supposé exister par delà les frontières nationales, confessionnelles, politiques et en fait aussi culturelles, voire ethniques. Ce drapeau apparaît, comme on le verra, de manière désormais systématique lors de manifestations et cérémonies officielles, internationales, nationales ou régionales, mais aussi de manière plus ou moins spontanée et sporadique lors de manifestations protestataires et de luttes sociales engageant les groupes tsiganes. Ainsi l'a-t-on vu en France sur les ronds-points parmi les Gilets jaunes dès le 17 novembre 2018 [Cavaillé, 2019] ou encore lors de la lutte très dure (2021-2022) et à ce jour désespérée des Roma et Travellers britanniques contre la Section 4 du Policing Bill, désormais adoptée, réprimant féroce toute forme de stationnement illégal. On trouve aussi ses couleurs et son motif circulaire fidèlement repris ou sous de multiples variantes en d'innombrables emblèmes et logos d'associations, groupes artistiques, pèlerinages, conventions évangéliques, mais aussi sur une multitude de pages collectives mais aussi personnelles sur les réseaux sociaux. Il existe ainsi de très nombreuses pages Facebook où le drapeau figure, sous diverses formes, sur « la photo de couverture ». Enfin l'on peut facilement constater que les mots-clés Tsiganes, Gypsies, Roms, Gitans, etc. font inmanquablement apparaître l'effigie à foison sur internet.

Cependant, sa présence, dans la vie des communautés est le plus souvent on ne peut plus discrète, voire invisible, hors de quelques occasions tout à fait exceptionnelles. D'ailleurs, en France, je ne l'ai jamais vue dans les missions itinérantes pentecôtistes qui sillonnent le pays l'été (il n'est présent que dans les grandes conventions, associé à des drapeaux nationaux et au drapeau constellé de l'Europe), ni dans aucune des nombreuses aires d'accueil où j'ai pu me rendre, pas plus d'ailleurs que sur des terrains privés, ni dans des occasions festives ou rituelles rassemblant les familles (baptêmes, mariages, funérailles...). Cette discrétion est, il est vrai, inséparable des stratégies usuelles d'invisibilisation adoptées par des groupes en butte à un ostracisme et des discriminations pluriséculaires. Aussi sa présence reste-t-elle extrêmement marginale dans la vie quotidienne, limitée bien souvent à son rôle iconique sur internet.



Photo de couverture d'une page Facebook 2022

Plus encore, des Voyageurs de ma connaissance, dans le Sud-Ouest et le Centre de la France, qui se disent Manouches, à son évocation, haussent les épaules, ou même le rejettent explicitement comme un emblème dans lequel ils ne se reconnaissent pas, qu'ils identifient comme celui d'autres groupes (les Roms d'Europe de l'Est, voire comme une invention des Gadjé – non Tsiganes – pour les faire tous passer pour des Roms). J'ai assisté plus d'une fois à des discussions très véhémentes à son sujet ; certains au sein des mêmes familles, considérant qu'il est bien, selon leur expression, « notre drapeau » (ou le « drapeau de tous les Manouches », au sens de l'ensemble des Tsiganes) et d'autres le rejetant violemment comme un symbole étranger, non représentatif, sinon même ridicule.

Il s'agira ici, à partir d'un bref cheminement historique, de tenter de mieux appréhender ce paradoxe de l'hyper-visibilité et de la quasi invisibilité, de l'adhésion et du rejet, inséparable de la tension intrinsèque entre une référence – le plus souvent indéterminée – à un horizon planétaire, et des ancrages locaux et nationaux très fortement affirmés.

Naissance d'un drapeau

Il existe toute une préhistoire du drapeau rom dès le début du XIX^e siècle et sans doute avant, dont nous ne parlerons pas ici : des bannières de guildes (*esnafs*), de corporations et de corps de métiers, dans les Balkans musulmans, mais aussi dans l'espace germanique (Solf, 1888), des drapeaux également, plus récents, de sociétés d'associations de défense et de promotion des Tsiganes en Europe de l'Est au début du XX^e siècle (Marushiakova & Popov 2018). Mais aucun de ces drapeaux, dont un au moins renvoyait à l'Égypte et aux attributs du Pharaon (Marushiakova & Popov, 2022 : 338), ne semble avoir eu la vocation de représenter un peuple tsigane à l'échelle transnationale⁴. Un tel drapeau apparut en fait avec certitude le 24 mai 1959, en France, à l'initiative d'un exilé de Roumanie, Ionel Rotaru, sous la forme d'abord d'une écharpe bicolore, verte et bleue, lors d'une cérémonie à Enghien Les Bains, où cet homme organise son propre sacre sous le nom de Văida Voëvod III, chef suprême des Ursari (montreurs d'ours). Cet « auto-sacre », qui parut un événement hautement fantaisiste à nombre de contemporains (tout en s'inscrivant dans une longue lignée des rois, reines, princes et princesses tsiganes autoproclamées [Liégeois 1974]), et semble largement auto-parodique à en juger les photographies qui nous restent de l'événement, avait

4 On évoque souvent le précédent du choix d'un drapeau en 1934, lors de la conférence de Bucarest de 1934 qui crée l'*Uniunea Generală a Romilor din România* (Union Générale des Roms de Roumanie) [Liégeois 1995 : 39]. Mais, comme le montrent Elena Marushiakova et Veselin Popov, ce drapeau portait les emblèmes du drapeau national avec un dessin brodé dans un coin représentant un violon, une enclume, un compas et une truelle croisée avec un marteau [Marushiakova et Popov, 2018 : 394].

cependant pour but explicite de signer l'acte de naissance, par ce drapeau, d'une « nation nouvelle », promue au sein d'une organisation pompeusement nommée Communauté Mondiale Gitane (CMG), dirigée par I. Rotaru. Lui-même livra le décryptage symbolique du drapeau : « Le vert signifie la terre couverte de végétation, qui nous permet de vivre et aussi l'espoir de voir un jour la réconciliation dans un monde sans frontières [...]. Le bleu signifie le cosmos et la liberté. Les formes : la base même de notre conception philosophique repose sur l'horizontal et le perpendiculaire. Ainsi notre drapeau est-il fait horizontalement de toile et la hampe signifie la ligne de profondeur de notre pensée » [Smith, voir aussi Balogh 2011]. Il prévoyait l'ajout d'un emblème sur les couleurs dont, déclara son inventeur, il était prématuré de parler. Le drapeau fut aussi associé à la recherche, très hypothétique, voire utopique dans sa conception même, d'un Romanestan où planter le drapeau, qui semble osciller dans l'esprit de ses premiers promoteurs entre un État-nation en bonne et due forme pensé sur le modèle du jeune Israël et une entité symbolique dont tous les Tsiganes du monde pourraient faire partie sans avoir à quitter leurs pays d'adoption. Rotaru projette tantôt le Romanestan au Soudan, parfois près de Lyon... Une autre fois, lors d'un entretien avec le néerlandais Nico Rost, il va jusqu'à demander à son interlocuteur s'il ne connaîtrait pas dans les eaux territoriales de la Hollande quelque île déserte à acheter ou louer, non pour l'occuper, mais seulement pour y hisser le drapeau, un Romanestan symbolique en quelque sorte. Rost était un résistant très connu au nazisme, reconverti dans le journalisme. Il est fasciné par ce voïvode des Tsiganes, porteur aux halles, mais reçu et reconnu par d'éminents membres de la vie mondaine et diplomatique, qui accueille ses visiteurs en compagnie de son « ministre » et secrétaire Vanko Rouda dans un appartement plus que modeste de Montreuil où trône le drapeau bicolore [Rost 1963]... Ailleurs, Rotaru parle d'un territoire non pas destiné à devenir un État tsigane, mais un lieu de refuge en cas de persécution [Liégeois 1976 : 265]⁵.

En en croire la presse, des Tsiganes se seraient alarmés, craignant qu'un tel projet ne voit le jour et de se retrouver chassés en fait de leurs pays d'élection et déportés comme ils l'avaient été par les nazis [Kristitch 1961]. Rotaru fut souvent moqué et vilipendé dans la presse et par les universitaires, voire considéré comme un imposteur [Kristitch], et même comme un dangereux activiste soupçonné d'être un agent communiste. D'ailleurs, son organisation fut dissoute par le gouvernement français. Parmi ses détracteurs, se trouvait le père Fleury, aumônier des Gitans de France qui contre le Romestan et son drapeau, rappelait que ses ouailles « se considèrent comme Français, qu'ils soient sédentaires [...] ou non. D'ailleurs ils ont servi et servent sous les drapeaux. ». Il est intéressant de savoir cependant que l'aumônerie avait elle-même, lors du pèlerinage de Lourdes de 1957, placé en

5 Cela fait dire à J.-P. Liégeois : « L'idée d'un territoire, force symbolique, est plus fondamentale que l'existence effective de ce territoire » [Liégeois 1976: 265]. Le drapeau lui-même est alors ce symbole d'un territoire virtuel.

tête de la procession, « Le drapeau gitan, une comète à seize rayons sur fond bleu étoilé avec l'effigie du Christ et de la Vierge » [Lang : 26]. Ce drapeau, notait la presse, est venu « s'ajouter à ceux de toutes les nations pour matérialiser la présence d'un peuple dont la patrie est à la fois partout et nulle part. » [Lang : 29]⁶. Cet autre drapeau, qui fut sans lendemain, et sa réception montrent en tout cas que l'idée d'un drapeau tzigane transcendant les frontières étatiques circulaient et n'impliquaient *a priori* nullement le rejet des drapeaux nationaux.

Concernant Rotaru et ses collaborateurs, des auteurs plus récents [McGowan 2011, Sierra 2019], ont cependant souligné la cohérence du programme, mis en place par le CMG. Le groupe se proposait d'initier une lutte internationale contre les discriminations à l'égard des Tsiganes et de conduire le combat pour la reconnaissance encore nulle à l'époque du génocide subi au moment du nazisme (la famille la plus proche de Rotaru avait d'ailleurs péri dans les camps) et exiger des réparations. Il militait également pour la défense des métiers artisanaux exercés par les « Gitans ». Le drapeau est exhibé à toutes les sorties du CMG : le 28 mars 1961, par exemple, accompagné du drapeau tricolore, lors d'un dépôt de gerbe sur le tombeau du soldat inconnu à l'Arc de Triomphe. À cette occasion, dit le journal du MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples), Rotaru déclara : « Nous ne croyons pas aux frontières [...]. Nous préférons apprendre à nos enfants que le ciel est notre tente et la terre notre foyer. Elle nous est chère et nous aimons la parcourir en tous sens », ajoutant que le drapeau gitan « est bleu comme le cosmos et vert comme la joie » (*Droit et Liberté*, avril 1961, n°



Lourdes 1979 le "drapeau gitan" de l'Aumônerie des Gitans

199). Dans *La Voix Mondiale Tzigane*, journal du CMG, en 1962 et mot pour mot lors de l'entretien avec Rost l'année suivante, Rotaru déclare : « Nous Sommes le symbole d'une monde sans frontières, d'un monde libre où les armes seraient bannies, où chacun pourrait se rendre, sans contrainte, des steppes de l'Asie Centrale aux rives de l'Atlantique, des Hauts plateaux sud-africains aux forêts finnoises » (Rost, 1962 : 5). Il n'y a pas de doute que le drapeau vert et bleu a

⁶ Voir également les drapeaux à caractère religieux décrits par Vaux de Foletier [1969] au pèlerinage de Banneux en Belgique.

pour vocation de porter ce message. Le Romestan rêvé est d'abord ce monde sans frontières [Sierra, 2019]⁷ et il est à la fois, toujours déjà, partout où les Roms vivent : « Notre Etat est partout où il y a des Roms parce que le Romanestan est dans nos cœurs » [Liégeois 1994 : 257], soit selon la formule lapidaire du militant Ronald Lee : « *Romanestan is where my two feet are* » [García Sanz 2022 : 82]. C'est ce qui fait toute la particularité du « nationalisme » tzigane associé au drapeau depuis cette époque : il s'éloigne de toute revendication déterminée de territoire et d'État au profit d'un cadre politique d'appréhension international, à partir duquel il cherche un levier pour transformer la condition et le sort des Tsiganes dans les États-nations où ils évoluent.

C'est aussi pourquoi les efforts du CMG, comme plus tard de l'IRU (voir *infra*), visaient d'abord à une reconnaissance de leur groupe et de leur drapeau par des institutions internationales : Conseil de l'Europe et Nations Unies. Après sa dissolution en 1965 et suite à des dissensions internes, Rotaru s'effaça et son ex-ministre secrétaire Vanko Rouda prit l'initiative de créer un autre groupe, le Comité International Tzigane, qui porta les mêmes couleurs vexillaires : ainsi le drapeau bicolore, sous la forme étonnante d'une séparation des couleurs en diagonale, fut-il arboré lors de la réception d'une délégation de leaders du CIT et d'autres associations (Gypsy Council, etc.) au Conseil de l'Europe à Strasbourg en 1969. Cette rencontre fut aussi l'occasion de préparer un congrès « mondial » [Puxon 2000 : 102]. Le projet de faire admettre par les institutions internationales un drapeau et l'idée d'un peuple, sinon d'une nation rom à travers le drapeau, fera son chemin, ainsi que celle d'une organisation représentative des Tsiganes du monde entier.

L'événement qui, *a posteriori*, se révèle décisif est celui de la réunion du premier Congrès Mondial Romani à Londres en 1971 [Constantinescu 2021], sous la présidence du Yougoslave Slobodan Berberski, en présence de nombreux « délégués », en vérité cooptés et non certes élus, parmi lesquels Vanko Rouda. Ce congrès s'emploie à doter le mouvement qu'il initie des éléments symboliques majeurs de toute nation : un hymne (*Gelem Gelem*) et un drapeau, auxquels est



Premier congrès mondial: le drapeau bicolore est brandi alors que les participants entonnent l'hymne *Gelem Gelem*

⁷ Aussi n'est-il pas étonnant qu'un urbaniste situationniste comme Constant Anton Nieuwenhuys, ami de Rost, ayant demandé son adhésion au CMG, ait adopté cette phrase pour la mettre en exergue de son projet de ville utopique New Babylon développé dans ces années-là [McGowan, Sierra].

associée une proposition de standardisation graphique des dialectes *romanes* et un projet de standard linguistique pour la communication écrite générale [Kenrick 1971]. Notons d'emblée que, un demi-siècle plus tard, seul le drapeau est très largement connu des populations roms de par le monde. Très peu de Tsiganes, au-delà des pays d'Europe centrale, connaissent le chant choisi comme hymne (paroles de Žarko Jovanović). La langue romani, aujourd'hui en recul, voire menacée partout ou presque, existe toujours sous la forme de ses dialectes constitutifs qui demeurent souvent peu écrits, et sans qu'un standard graphique n'ait pu s'imposer, malgré les propositions concrètes en ce sens de Marcel Courthiade auprès de l'International Romani Union (IRU, nom que se donne l'organisation dès 1978) à partir de 1990.

Une autre décision du congrès fut celle d'établir un jour de commémoration, pour laquelle bien sûr un drapeau était nécessaire, du génocide nazi des Tsiganes d'Europe (lequel, pour une petite élite, prendra les noms de *porajmos* et *samudaripen* dans les années 1990). Cette date pouvait correspondre (elle ne fut pas établie à cette occasion) à la décision de la liquidation des survivants du camp des familles d'Auschwitz entre le 2 et le 3 août 1944. L'idée était également de poursuivre publiquement la revendication de dédommagements pour les survivants de cet holocauste oublié. Le premier congrès revendiquait le statut de minorité nationale en chaque pays, et il va de soi que le drapeau et l'hymne contribuaient à donner sens et, finalement, consistance symbolique à cette revendication transnationale fondamentale.

Le drapeau adopté en 1971 est ainsi décrit par l'un des représentant présents dans son compte rendu : « Le drapeau bleu et vert fut adopté comme drapeau du Mouvement mondial Romani. Un feu rouge, une roue ou une fine bande de la même couleur pourra être ajouté en certains pays si désiré » [Kenrick 1971 : 105]. Je reviendrai sur cette couleur litigieuse. Le drapeau que l'on voit flotter sur les rares photographies de l'événement est en tout cas uniquement constitué de deux bandes. Jean-Pierre Liégeois, pour sa part, affirme qu'à cette occasion on opta aussi pour l'ajout décisif au centre du drapeau d'une roue rouge de chariot à seize rayons, symbolisant le voyage et le mouvement incessant (les seize rayons selon l'un de ses concepteurs valant pour 16 siècles de nomadisme) [Liégeois 1974⁸], mais aussi, très explicitement – cela fut dit et débattu lors du second congrès en 1978 –, au *dharma chakra* indien, déjà présent sur le drapeau national de l'Inde, l'*Ashoka chakra* (qui compte quant à lui 24 rayons). Dans la décision de la roue « indienne », semble avoir prévalu la volonté d'un chercheur indien présent et très actif au congrès, Weer Rajendra Rishi. Elle impliquait évidemment la reconnaissance de l'« origine » indienne du peuple du voyage, que les linguistes avaient établie pour la langue Romani depuis la fin du XVIII^e

8 La date de cet article prouve que, sans confusion possible avec le congrès suivant de 1978, pour certains témoins au moins, le choix de la roue a bien été effectué dès 1971.

siècle. Comme tout récit des origines, il fut d'emblée mystifié et mythifié par ses inventeurs, d'abord de manière surtout négative, s'inscrivant dans une perspective raciste : les Zigeuner seraient issus des plus basses castes de l'Inde [Grellman, 1783]. Ce récit connut d'autant plus de réécritures, que sa base historique demeurait lacunaire et il fut ainsi possible d'élaborer des versions positives, voire héroïques de cette origine indienne. Ce fut tout particulièrement le cas dans la version de Rishi, qui faisait des Tsiganes, de manière en vérité largement arbitraire, les descendants des castes de guerriers Rajputs [Rishi 1976, Hancock 2010]. Ainsi la roue peut-elle symboliser aussi, pour certains activistes, de valeureux ancêtres guerriers, sans cependant, et cela est notable, avoir jamais servi de modèle (à notre connaissance) à de quelconques velléités de rébellion armée. Il faut immédiatement ajouter que la présence du chakra indien sur le drapeau est inséparable des discussions, lors du congrès de 1978, qui visaient à l'obtention du statut pour les Tsiganes de minorité nationale indienne [Marushiakova et Popov 2018 : 395]. Cette revendication n'a jamais abouti.

Notons qu'un tel choix d'une référence indienne n'était pas sans conséquence. Parmi ceux des « Tsiganes » qui s'affirment aujourd'hui encore descendants d'Égyptiens et se désignent eux-mêmes comme tels dont certains rejettent fermement le drapeau en même temps qu'une identité Rom / Tsigane (voir les Egyptiani albanophones). L'histoire d'un exode indien est en effet loin d'avoir éliminé la référence égyptienne [Marushiakova et Popov, 2001]). Mais par ailleurs les groupes non seulement étrangers à la langue romani et qui sont exclus ou s'excluent eux-mêmes du récit du voyage depuis l'Inde (Ashkalis, Beash, Yénishes, Travellers, etc.), ne peuvent-ils accepter le drapeau comme bannière commune qu'en mettant une partie de sa symbolique entre parenthèses, ce qu'ils peuvent du reste faire d'autant plus facilement que, bien souvent, ils l'ignorent ! C'est pourquoi, du reste, il ne faut certes jamais surévaluer les symboles délibérément inscrits sur la toile par les concepteurs, lorsqu'on cherche à comprendre l'attachement des individus et des groupes à leurs drapeaux.

Il est cependant intéressant de noter que d'autres versions furent écartées où la couleur rouge, évoquant nécessairement le communisme dans ce climat de guerre froide et vivement soutenue par le président du premier congrès, Berberski, était trop présente ou significative : l'une où une troisième bande rouge venait s'interposer entre le vert et le rouge et une autre encore, où en lieu et place de la roue figurait une étoile rouge. Cela est assez remarquable car Berberski était un fervent communiste, proche de Tito, et il est établi que l'État yougoslave contribua financièrement à soutenir la délégation nationale aux trois premiers congrès de l'IRU [Marushiakova et Popov 2005 : 8-9 et 2018 : 395]. La Yougoslavie fut aussi le premier pays à reconnaître le statut de « minorité

ethnique » (mais non « nationale ») aux Roms (1981). Malgré cela, il est manifestement apparu que le drapeau exhibant ainsi la couleur, voire l'un des symboles du communisme (l'étoile rouge), ne pouvait remplir son rôle de symbole fédérateur de tous les Tsiganes du monde. L'IRU se voulait une organisation « parapluie » rassemblant des associations de tous horizons idéologiques, l'unité recherchée étant celle du « peuple rom », ou plutôt sa « réunification », sur la base de l'affirmation du partage d'une même histoire et de l'existence d'une langue unique et unifiée lors de l'arrivée en Europe [Hancock 1988 : 13-14]⁹. Aussi le drapeau de l'organisation fut-il conçu dans la recherche d'un consensus, par les représentations qu'il pouvait évoquer spontanément : le vert d'une terre sans frontière, le bleu du ciel, la roue du voyage, rouge certes, mais rouge feu ou rouge sang et sans évocation directe du communisme, en fait d'abord évocatrice du temps des roulottes qui, dans ces années là, était déjà presque révolu, recouvrant des allusions indiennes invisibles à la plupart. Notons bien que ce consensus ne fut au départ que celui du groupe restreint des membres de l'IRU et l'histoire reste à faire de la diffusion de l'image du drapeau et de son acceptation de plus en plus large comme l'unique drapeau commun des Tsiganes du monde entier.

Quoiqu'il en soit, l'une des forces de ce drapeau est la fertilité des interprétations symboliques qu'il favorise. J'en donnerai deux exemples. Le 19 octobre 1998, le musicien Yehudi Menuhin, fervent partisan de la cause tzigane (il choisit d'associer la roue au chandelier à sept branches dans ses armes lorsqu'il fut fait Lord en 1993), lors d'une allocution au congrès de la Jeunesse Européenne Rom à Barcelone, déclarait : « Votre identification à la nature devrait vous permettre d'appartenir à l'un des peuples les plus engagés au monde dans la défense de la nature ; le ciel, qui fait partie de votre drapeau ; la terre et la liberté de mouvement, qui est la roue, votre roue. Ce drapeau représente bien des choses que vous pourriez apporter au reste du monde »¹⁰. Le vert du drapeau est d'abord évoqué et devient, bien sûr, le symbole de la cause environnementale et écologique, et il est remarquable que les jeunes Roms soient appelés à incarner des valeurs qui leur sont propres, du fait même qu'elles sont figurées sur leur drapeau. Celui-ci peut ainsi servir de base à un discours sur des valeurs ethniques, non tant acquises qu'à conquérir (en l'occurrence, venant d'un non Tzigane, associé à une bonne dose de paternalisme, suggérant en filigrane que l'on est encore loin du compte dans ce processus d'acquisition !), un devoir être, en vertu même du fait de leur prétendue expression symbolique sur le drapeau.

9 Voir, pour une approche de l'histoire de la langue à la fois précise et soucieuse de sa complexité, Matras 2002.

10 « your identification with nature should make you belong to one of the most effective peoples in the world in defending nature; the sky, which is part of your flag; the earth and the freedom to move, which is the wheel, your wheel. That flag represents much that you could contribute to the rest of the world », rappelait Y. Menuhin en 1998.

Sur un autre continent, au Brésil, le 24 mai 2007, lors de la première célébration du *Dia Nacional do Cigano* (Journée Nationale du Tsigane), établie par décret l'année précédente par le président Lula, deux anthropologues présents racontent que, à l'occasion de l'édition d'un timbre commémoratif montrant le drapeau, « l'héraldique du drapeau tsigane a fait l'objet d'une exégèse élaborée de la part de représentants des ministères, à partir de lieux communs et d'informations largement diffusées par les sites Internet du mouvement. D'après celle-ci, la moitié supérieure bleue se rapporterait au ciel et signifierait la liberté et la paix, valeurs présentées comme fondamentales aux Tsiganes ; tandis que le vert de la partie inférieure renverrait à la nature et aux routes explorées par les caravanes. Au centre, la roue rouge symboliserait la vie, la continuité de la tradition, le chemin parcouru et à parcourir ; les rayons de l'axe, enfin, représenteraient la force du feu, la transformation et le mouvement constant » [Da Silva Mello et Berocan Veiga, 2012]. Là, il semble que le discours des autorités non Tsiganes se soit fondé sur le matériel produit par les associations tsiganes (sources non précisées) et ait donné lieu à une appropriation reflétant les représentations stéréotypées « du » Tsigane et de ses valeurs présumées, et rejoignant à la fois tout à fait celles de Rotaru et du congrès de 1971 : la liberté, la nature, le voyage, la tradition et – de manière moins attendue – la transformation et le mouvement incessants. Ainsi le drapeau peut-il être, dans le meilleur des cas, le lieu de rencontre et d'accord relatif (non sans recouvrir et générer nombre de malentendus) de représentations internes destinées aux dehors (la bonne image de soi à donner aux Gadjé) et de représentations externes positives : l'éternelle fascination des Gadjé pour la liberté, le voyage, l'amour de la nature des Tsiganes, face lumineuse d'une pièce au sinistre revers (fainéantise, nomadisme délinquant, sauvagerie).



Brésil - Dia Nacional do Cigano, timbre poste 2007

Ces deux exemples cependant, et surtout le dernier, montrent, *a posteriori*, l'incroyable succès à long terme de l'initiative vexillaire du premier congrès. La présence du drapeau en effet est quasi incontournable lors de tout rassemblement international, national et régional où les Tsiganes s'affichent comme tels (cette restriction est très importante comme nous verrons). Mais ce succès est aussi attestée par la reconnaissance toujours plus importante dont il jouit auprès des institutions

internationales, des États nationaux et des pouvoirs locaux, chaque fois qu'ils acceptent de faire une place au peuple du voyage, non sans de grandes résistances et réticences parmi les groupes tsiganes comme parmi les peuples des Gadjé et leurs autorités politiques. Il n'est en effet jamais anodin de dresser le drapeau de groupes faisant l'objet d'un large consensus discriminatoire parmi les populations, l'administration et le personnel politique, et ainsi de l'associer aux drapeaux et emblèmes nationaux et régionaux, chargés d'un haut sens d'auto-estime et d'auto-valorisation collectives, voire plus ou moins sacralisés. Aussi prendrai-je plus avant quelques cas particulièrement édifiants de refus et de résistance nationale ou locale à la reconnaissance du drapeau tsigane, ainsi qu'un cas litigieux de métissage rom d'un drapeau national.

Notons d'abord que ces rejets viennent aussi des milieux académiques et universitaires qui pour diverses raisons pseudo-scientifiques et en fait idéologiques, voient souvent d'un très mauvais œil cette construction, à leurs yeux fictive (comme si toutes les constructions nationales n'étaient pas fictionnelles !) d'une identité tsigane transnationale et intergroupe représentée par le drapeau. Cette tendance d'ailleurs, à mes yeux, est très surprenante, car elle suppose toujours que, pour les détracteurs, l'échelle nationale est la seule légitime pour les revendications sociales et culturelles des groupes tsiganes. Car la stigmatisation de l'affirmation internationale des tsiganes présuppose une sorte de naturalisation de l'État nation en fait fort peu scientifique, alors que, paradoxalement, les mêmes universitaires sont engagés simultanément dans des travaux de déconstruction raffinés des catégories ethniques et bien sûr des idéologies nationalistes. Cela est d'autant plus cruel que dans la plupart des pays où le statut de minorité nationale existe, ce statut fut très longtemps refusé aux Tsiganes du fait de ce qui était considéré comme l'insuffisance de leur niveau social et leurs carences en matière d'organisation, d'éducation et de conscience politique (voir, par exemple, pour la Hongrie, Hajnáczy 2019). Mais ces réactions sont en fait surtout guidées par la permanence de préjugés et de stéréotypes sur les Tsiganes, dont les « tsiganologues » ne sont certes pas exempts.

Un dossier révélateur à ce sujet est constitué par les critiques formulées dans la revue scientifique *Nationalities Papers* en 1993 par deux spécialistes (Jiří Lípa et Werner Cohn), à un article paru dans la même revue deux ans auparavant, ouvertement nationaliste (à la manière dont nous l'avons vu plus haut), d'un chercheur tsigane : Ian Hancock [1991]. Cohn estime qu'il est impossible, et même ridicule, de considérer les Gypsies, « comme un groupe ethnique moderne parmi d'autres, ayant des aspirations 'nationalistes' » : leur économie (Cohn les voit tous d'ailleurs engagés structurellement dans un mode de relation envers les Gadjé fondés sur l'extorsion et la prédation) et ce que ce chercheur appelle « leur style de vie » excluraient selon lui des préoccupations de ce type : « ils ont, dit-il, un « génie propre », « *sui generis* », qui l'exclut. Le

nationalisme gypsy n'est alors rien d'autre que le « dernier des mythes » répandu à leur sujet. Notons bien que, de manière moins caricaturale, aujourd'hui encore bien des chercheurs soutiennent que les Tsiganes, du fait même de leurs spécificités culturelles, n'auraient aucun attrait pour l'engagement politique et que, lorsque tel est bien le cas, c'est qu'ils sont dans la voie de renoncer à eux-mêmes, à « leur génie propre ». Et comme Hancock mentionnait le drapeau, Werner Cohn écrivait : « Est-ce qu'un seul de vos informateurs, avec ou sans rémunération, est capable de donner la description d'un tel drapeau qui puisse correspondre à celle de Hancock ? ». Peut-être ce spécialiste était-il déjà bien coupé de son terrain (ou n'avait-il plus les moyens de payer correctement ses informateurs!), en tout cas, il ne pourrait plus aujourd'hui poser une telle question, car l'énorme majorité des chercheurs répondraient sans doute par l'affirmative, fût-ce à contre-cœur. Cela ne veut pas dire certes, pour autant, que tous ceux qui connaissent le drapeau soient en mesure d'en produire l'exégèse symbolique complète, ni qu'ils revendiquent l'existence d'une « nation sans État », même si l'idée d'une appartenance à un même « peuple » fait son chemin. Ainsi, dès le début, le drapeau s'est-il imposé comme transcendant toute frontière – aucun groupe ne se l'est arrogé comme le sien propre sur un territoire déterminé –, sans pour autant entrer en conflit avec les symboles et effigies des États-nations où évoluent les groupes en question. Cette singularité, dans un monde presque entièrement dominé au XX^e siècle par le modèle de l'État-nation, est bien sûr notable et mériterait une analyse plus approfondie. Disons seulement ici qu'elle correspond à la manière dont est pensé et vécu le clivage structurel par les groupes tsiganes entre soi et l'autre : gadjo, gorgio, ou payo selon les langues. En effet ce clivage implique la conscience aiguë d'une forte dépendance économique et même, peut-on dire, socio-culturelle et de fait politique, malgré les opérations constantes de différenciation. Comment serait-il possible de vivre sur un territoire où les Gadjé seraient absents ou, du moins, n'occuperaient plus une position démographique dominante, voire même hégémonique ? Comment vivre autrement qu'immergés et dispersés sur des territoires découpés par et pour les Gadjé, au sein d'États construits et, de fait, dominés par les Gadjé ? Cela ne veut pas dire qu'il n'y a dans un tel contexte nulle place pour des revendications et pour un projet d'émancipation, loin de là, mais celui-ci ne peut vraiment avoir de sens, pour l'immense majorité des activistes tsiganes de tous les groupes, qu'au sein des États-nations existants. Il s'agit d'y conquérir une véritable citoyenneté, avec la conscience toutefois que les mondes tsiganes ne se laissent pas enfermer dans les frontières territoriales qui leur servent pourtant de cadre de vie. Le drapeau exprime cet imaginaire, et parfois cette réalité, de déplacements et de cultures transnationales et met en évidence l'existence d'un potentiel géopolitique rom international, invoqué pour donner un poids symbolique sinon effectif à des revendications locales. C'est pourquoi il est très rare que le drapeau tsigane soit conçu par les

Tsiganes eux-mêmes comme concurrentiel et moins encore conflictuel par rapport aux drapeaux nationaux ou régionaux.

Un procès d'officialisation contrasté : fétiche d'un internationalisme pacifié et support de luttes nationales

C'est un fait : au niveau des autorités politiques internationales, nationales et locales, on observe une tendance, souvent contrariée et contredite mais indiscutable, à l'officialisation du drapeau rom, le plus souvent aux côtés du drapeau national et d'autres drapeaux officiellement reconnus, locaux (régions) ou internationaux (bannière européenne, etc.), de manière ponctuelle, provisoire ou pérenne. L'IRU, là encore, a joué et continue de jouer un rôle déterminant en parvenant à acquérir le statut d'observateur auprès du Conseil de l'Europe et de l'ONU (depuis 1979 et de catégorie 2, à statut consultatif depuis 1993) et l'entretien de liens avec l'OSCE (au Bureau des institutions démocratiques et des droits de l'homme), le Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme (UNHCHR). Les diverses initiatives prises dans ces institutions (à vrai dire le plus souvent à l'efficacité très discutée) en soutien aux Roms sont autant d'occasions de voir et de promouvoir le drapeau. À partir de 2005 fut initiée, avec l'assistance de la banque mondiale et de l'Open Society Institute, la Décennie de l'inclusion des Roms (Decade of Roma Inclusion) controversée et décevante [Kushen 2014], qui a impliqué 12 pays européens (Albanie, Bosnie-Herzégovine, Bulgarie, Croatie, Tchéquie, Hongrie, Macédoine, Montenegro, Roumanie, Serbie, Slovaquie et Espagne), ensuite étendue à l'ensemble de l'Europe. Cette campagne a au moins contribué à populariser le symbole vexillaire. Du reste, le logo de cette opération est composé des trois couleurs tirées du drapeau en arcs concentriques : bleu, vert et rouge. On pourrait ainsi d'ailleurs décrire une multitude de logos d'ONG, d'associations et de groupes d'activistes qui sans reproduire le drapeau, le citent de la manière la plus claire, reprenant en particulier le motif de la roue. Le drapeau a également sa place, sans qu'il soit possible de dire souvent laquelle, car il n'est guère facilement exhibé, dans les pays où les Roms ont un statut officiel, bien que généralement purement symbolique, de « minorité nationale »



*Proud Roma Europe - Slovaquie
2002*

(Allemagne, Tchéquie, Slovaquie, Croatie, Pologne, Espagne...)¹¹ ou, suivant les cas, « ethnique » (Hongrie...).

Ce succès du drapeau comme symbole officiel des Roms au niveau international explique la conviction souvent rencontrée chez les Tsiganes, en France et ailleurs, mais aussi parmi les Gadjé, selon laquelle le drapeau fut créé et donné aux Roms par l'ONU (voir la citation en exergue du présent texte), ou du moins fut reconnu par l'ONU dès 1971, attestant d'une confusion fréquente entre le premier congrès de l'IRU et sa position subséquente d'observateur dans l'éminentissime organisation internationale (voir la citation en exergue de 2022). En fait, le présupposé de cette confusion, partagé par des Tsiganes et des non-Tsiganes, est que l'officialité du drapeau impliquerait presque nécessairement qu'il a été choisi ou du moins imposé par un organisme aussi important et prestigieux que les Nations Unies, et il n'est pas du tout exclu que certaines administrations nationales et locales l'acceptent, comme elles acceptent et promeuvent le 8 avril, justement parce qu'elles partagent cette croyance infondée d'une paternité onusienne !¹²

Un cas spécial est offert par la Macédoine du Nord, où les Tsiganes sont nombreux et engagés



Galerie des drapeaux de l'Université américaine de Bulgarie 2021



Šuto Orizari - Macédoine du Nord 2011



Šuto Orizari - 2014

11 Sans oublier l'UE : les Roms comme « une minorité nationale sans territoire compact et sans prétention à un tel territoire » « Statut-cadre du peuple rom en Union Européenne », Première partie, chapitre 2, §4 http://www.rroma-europa.eu/fr/sc_fr.html.

12 Par exemple sur le site gouvernemental du Haut Commissariat pour les Migrations au Portugal : « O Dia Internacional das Pessoas Ciganas (*International Roma Day*) foi criado no Primeiro Congresso Mundial Romani, em Londres, tendo sido reconhecido pela ONU em 1971, depois de uma grande campanha feita pelo ator americano Yull Briner [sic] ». <https://www.acm.gov.pt/-/dia-internacional-das-pessoas-ciganas>

depuis longtemps dans la vie publique. La Macédoine, lorsqu'elle était l'une des République de la Yougoslavie, intégra officiellement le drapeau dès 1971-1972. Celui-ci est largement présent et répandu jusque dans les mariages au sein de l'important groupe musulman des Guberti. La ville de Šuto Orizari, à majorité tsigane, non seulement exhibe le drapeau à la roue sur son hôtel de ville, mais a produit successivement deux bannières représentant la ville qui en sont directement inspirées.

Le fait intéressant est que les États, en acceptant comme symbole de leur propre minorité nationale tsigane un drapeau à vocation mondiale, reconnaissent eux-mêmes que les Roms appartiennent bien à une minorité transnationale (et ainsi accréditent l'idée de l'existence d'« un » peuple Rom présent peu ou prou dans le monde entier) et donc tout à fait spécifique, ce qui, notons-le au passage, est toujours susceptible de les faire aussi apparaître comme irrémédiablement étrangers.

Un phénomène aisément observable un peu partout est celui qui consiste, aussi bien de la part des autorités nationales et locales que du côté des activistes tsiganes, à associer lors des célébrations et manifestations officielles, ou d'ailleurs spontanées, le drapeau national (et éventuellement des drapeaux régionaux ou internationaux comme le drapeau européen) au drapeau rom. Il est clair qu'il s'agit de part et d'autre d'afficher la loyauté nationale des Roms citoyens de l'État, mais il est sûr aussi qu'il s'agit d'un moyen de revendiquer ce qui leur est partout refusé dans les faits : l'égalité de droits effective avec leurs connationaux et une pleine et entière citoyenneté.

Ce fut par exemple le cas à Prague en 1989 pendant la Révolution de velours, où les Roms ont notoirement participé aux actions et manifestations, à travers un parti, le ROI (*Rómska občianska iniciatíva* : Initiative civique rom) qui avait rejoint le Forum civique. Le 23 novembre, le ROI lança un appel : « Frères, Sœurs, Rom ! Debout ! Réveillons-nous ! Notre jour est arrivé, que nous avons attendu depuis de nombreuses années. Ce jour est venu. Les Rom qui vivent dans ce pays pour la première fois ont pris leur propre destin en mains. [...]. Laissons notre tsignité (*romipen*) nous mener à une vie meilleure. » Lors de la manifestation fleuve du 25 novembre, les représentants du ROI, Emil Scuka et Jan Rusenko, purent s'exprimer à plusieurs reprises, avec les autres leaders de la Révolution, sur la place Letenskâ, devant les millions de personnes présentes et les caméras. Selon des témoins, des groupes de Roms sur la place arboraient le drapeau et la foule cria même : « *At' žijí Romové* » : Vive les Roms ! [Liégeois 1995].

Dans un contexte sans commune mesure, je donnerai un sens similaire à la présence remarquée du drapeau lors du mouvement dit des Gilets jaunes en France, à l'étonnement de bien

des manifestants. Là, comme à Prague, le drapeau était conçu pour épauler l'omniprésent drapeau tricolore, non pas du tout pour le contester. Du reste, ces participants tziganes au mouvement se sont eux-mêmes présentés sur les réseaux sociaux comme « Gitans de France ». Voici quelques phrases d'un article publié sur le site Rue89 Lyon intitulé « On est aussi là pour changer le regard sur nous, les gitans » : « Ce samedi 19 janvier [2019], ce n'est que la deuxième manifestation qu'il fait à Lyon. Au milieu de la foule, Don Niglo, 30 ans, se distingue avec son drapeau Rom. D'autres 'gilets jaunes' l'apostrophent : 'vous manifestez pour une roue ? [l'un des symboles du drapeau, ndlr]'. Il doit alors expliquer qu'il s'agit du 'drapeau des gens du voyage'. D'autres nomades, comme ces forains de Bourgoin-Jallieu, viennent le retrouver et manifestent sous ce drapeau ». On voit d'emblée par ces mots que la connaissance du drapeau est encore loin d'être acquise, du moins en France, mais aussi on constate l'œcuménisme de son usage. Don Niglo, probablement manouche à en juger son pseudo, s'unit à des forains et le drapeau recouvre ainsi l'ensemble des « Voyageurs », tziganes ou non, réunis dans des revendications collectives qui les concernent (le problème aigu des stationnements, les stéréotypes négatifs qui circulent à leur propos, etc.) mais aussi qui partagent les difficultés économiques et sociales qui ont conduit les « sédentaires » à s'impliquer dans le mouvement des Gilets-jaunes en général [Cavaillé 2019].

Le drapeau est aussi exhibé là où on l'attend le plus, lors de mobilisations internationales des Roms, bien que de tels mouvements protestataires, nés de la volonté d'intervenir dans une situation particulière, ne soient certes pas courants ; on constate, aujourd'hui encore, un important hiatus entre la signification cosmopolite du drapeau et ses usages réels, bien souvent fortement localisés. La présence du drapeau sur les ronds-points en fut bien un exemple, où l'affirmation nationale était omniprésente, par l'exhibition du drapeau tricolore, l'usage de la Marseillaise et d'autres symboles. Nous trouvons cependant quelques exemples de manifestations, drapeau au vent, par-delà les frontières. Ce fut par exemple le cas en 2010 contre les expulsions et extraditions de Roms par le gouvernement français. Des manifestations ont été organisées en France même, mais aussi à Bruxelles, à Londres, à Barcelone, et encore à



Belgrade 2010 manifestation contre les expulsions de Rom en France

Belgrade et à Bucarest. De manière similaire, le drapeau était très fortement visible lors d'une

importante manifestation à Bucarest le 28 juillet 2018, devant les ambassades d'Ukraine et d'Italie, pour protester contre les exactions commises dans ces pays contre les Roms (en particulier des violences et crimes perpétrés par l'extrême-droite ukrainienne) et contre les menaces de fichage spécifique en Italie, à l'initiative de Mateo Salvini et de son parti (la Lega).

Le drapeau est aussi présent lors des défilés et événements qui se déroulent à l'occasion de la Journée Internationale des Roms (International Romani Day) dans un certain nombre de pays à l'initiative d'ONG et d'associations, le 8 avril de chaque année. Ce jour fut choisi par le congrès de l'IRU en 1990 à Serock (Pologne) pour commémorer son propre congrès inaugural de 1971 et la date ou plutôt l'une des dates où, cette année-là, le drapeau fut adopté et où l'idée d'un jour



Roma Pride - Paris 2011

de commémoration et de revendication culturelle et sociale fut énoncée. Ce jour-là, suivi de manière très inégale selon les pays (la participation reste le plus souvent assez faible), est une occasion majeure d'exhibition du drapeau, qui accède ainsi à une visibilité médiatique. Il faut également évoquer, à partir de 2011, l'organisation par le Mouvement Antiraciste Européen EGAM d'une marche des fiertés (Roma Pride) en France et – selon le site de l'EGAM –, dans une quinzaine de pays (information cependant que je n'ai pu vérifier) entre le 5 et 7 octobre, où, comme dans les manifestations du 8 avril, le drapeau flotte aussi en tête de cortège, ou plutôt flottait, car je n'ai pas trouvé trace sur internet d'une Roma Pride au-delà de 2004. L'allusion à la Gay Pride est évidente, et la comparaison s'impose évidemment avec l'apparition des marches de fierté homosexuelles puis LGBT, comme initiative transnationale depuis 1970, dans les années mêmes donc qui ont vu la naissance de l'URI, et ayant adopté le drapeau arc-en-ciel depuis 1978, désormais étendard de toutes les luttes LGBT. Il semble évident que la diffusion internationale, voire mondiale du drapeau arc-en-ciel, initialement



Brésil - Dia nacional do Cigano. Mirian Stenecon au premier plan, le président Lula au deuxième

emblème pacifiste, et celle, certes moins visible dans l'univers médiatique contemporain, du drapeau des Roms, méritent d'être comparées. Ces deux drapeaux sont chargés de rendre visibles des combats à l'échelle mondiale de minorités présentes partout luttant contre les discriminations, sinon même les persécutions, et en faveur d'une reconnaissance pleine et entière. Dans l'un et l'autre cas il s'agit aussi d'affirmer une ou des différences au sein même des sociétés et États existants, sans revendiquer un quelconque séparatisme. La grande différence est que le mouvement LGBT est formé d'individus revendiquant des droits individuels, et il est ainsi parfaitement en phase avec le triomphe de l'individualisme juridique et sociétal des démocraties occidentales. Les mondes tsiganes sont formés de collectifs dont l'unité de base, au nom de laquelle s'élève la plupart des revendications, est la famille, la plupart des groupes étant constitués de familles coordonnées de manière horizontale et foncièrement non hiérarchique. C'est peut-être cela qui est d'ailleurs le plus déroutant, car si la famille est généralement conçue depuis Aristote comme l'unité de base de toute communauté politique territorialisée, les collectifs familiaux roms fédérés par leur drapeau ne luttent pas *pour* des territoires, mais *dans* des territoires au nom d'une présence et de valeurs extra-territoriales ou si l'on veut déterritorialisées (le voyage, la liberté, la famille elle-même, l'égalité de droit, le respect), et en ceci universelles. C'est par ce biais que les Tsiganes et leur symbole vexillaire s'intègrent aux mouvements contemporains de collectifs minoritaires ou minorés mondiaux (femmes, handicapés, etc.) luttant au nom des droits de l'homme, tout en constituant une anomalie.

Un cas intéressant, auquel nous avons déjà fait allusion, est celui au Brésil de la prise en charge très officielle d'un *Dia nacional do Cigano* (journée nationale du Tsigane) le 24 mai, destiné à coïncider avec la fête de « sainte » Sara Kali vénérée ce jour-là aux Saintes-Marie-de-la-Mer¹³, où le drapeau joue, comme presque partout ailleurs, un rôle performatif d'agrégation des groupes (ici Calon, Roms et Sinte), tout en étant soigneusement accompagné du drapeau brésilien. La première célébration, en 2007, fut associée à l'édition d'un timbre (symbolique à tous les sens du terme, puis qu'il ne fut jamais mis en circulation par la poste brésilienne) où le drapeau figure au centre de la carte du Brésil. Cette fête réunit la première année à Brasilia les associations roms et calon en présence de nombreux officiels (dont Dilma Rousseff) Deux anthropologues ont relaté et analysé

13 Il est à noter que lors du fameux congrès de 1971 une sorte de cérémonie en hommage à Sara Kali eut lieu sur un lac près de Londres. Cette « sainte » (en fait simplement Sara, servante des Maries dans la tradition Provençale, non canonisée), au nom duquel en des temps très récents fut ajouté l'épithète de « Kali », la « noire » en langue romani (couleur de la statue qui la représente dans la crypte du sanctuaire), est souvent promue comme « preuve » d'un lien spirituel maintenu avec l'Inde, et diverses tentatives existent pour en faire l'objet d'un culte spécifique new age (voir à propos du Brésil, *infra*). Sara Kali, en tout cas, fait partie, avec le drapeau et l'hymne, des symboles de la « nation » romani promu par l'IRU. Rappelons qu'en France et aux Saintes-Maries, il n'est question que d'un pèlerinage catholique, réinventé en 1935 pour y impliquer les « Gitans » par le marquis Fosco de Baroncelli [Bordigoni, 2002].

dans un article comment l'initiative fut très rapidement accaparée par une personnalité kalderash de Rio de Janeiro, Mirian Stanescon, avocate, princesse Rom autodésignée et grande prêtresse de Sara Kali [Da Silva Mello et Berocan Veiga 2012], toujours flanquée des drapeaux du Brésil et des Roms dans ses vidéos prosélytes. Depuis l'écriture de cet article, on peut voir que se sont parallèlement développées depuis 2012 des célébrations de la Journée Internationale le 8 avril, à travers diverses manifestations servies par des affiches flamboyantes aux couleurs du drapeau, à l'initiative d'une association de femmes de Brasilia, Maylê Sara Kali (elles aussi se placent donc sous l'égide spirituelle de Kali), qui se donne pour but de « propager l'histoire, les traditions et les coutumes du peuple romani du Brésil en défense des droits humains » [Costa et Vasconcelos, 2020]. En mai 2022 vient d'être adopté par les deux chambres, un *Estatuto dos Povos Ciganos* (Statut des Peuples Tsiganes, sur le modèle de l'*Estatuto dos Povos Indigenas*) pour favoriser l'accès des Tsiganes à leurs droits fondamentaux. Quoique le pluriel soit de rigueur, exigé par les intéressés eux-mêmes, c'est bien le même drapeau (sans qu'il en soit fait état) et, éventuellement d'autres objets et valeurs symboliques (le voyage, la liberté) qui, comme en tant d'autres pays, confèrent une forme d'unité à une pluralité sans cesse rappelée par les intéressés eux-mêmes¹⁴, là où les pouvoirs des Gadjé préféreraient à tout prendre avoir un seul interlocuteur clairement défini et identifié. Cela est d'autant plus important à souligner, que, comme je l'ai déjà dit en passant, à côté de la pluralité revendiquée, l'une des stratégies majeures de survie sociale (et d'ailleurs culturelle) des Tsiganes partout dans le monde, mais à des degrés très divers, consiste à taire une quelconque identité alternative à la population majoritaire, option excluant bien sûr tout usage public d'un drapeau.

Aussi, lorsque des groupes tziganes se manifestent pour réclamer leur droits et lutter contre la discrimination, sentent-ils souvent la nécessité d'insister aussi, sinon même d'abord, sur leur citoyenneté bafouée par l'État-nation dans lequel ils vivent – d'où, comme il l'a été dit, le souci de faire apparaître et d'utiliser côte à côte le drapeau à la roue et celui du pays, ou bien d'opérer un travail sur le drapeau lui-même pour le faire apparaître du premier coup d'œil comme



Le drapeau aux contours de la carte de la Roumanie

14 Cela apparaît dans les désignations officielles : *Gypsies, Roma and Travellers* au Royaume-Uni, *Roma und Sinti* en Allemagne, *Rom, Sinti e Camminanti* en Italie, etc. En France la catégorie Gens du Voyage, qui s'est substituée à celle de Nomades, exclut toute déclinaison ethnique, en même temps d'ailleurs que, de fait, elle ethnicise un très riche ensemble de groupes et individus revendiquant des identités plurielles.

associé à ce pays. Une pratique, que l'on peut constater en divers pays d'Europe de l'Est, est la création d'effigies représentant la carte du pays (Roumanie, Hongrie... jusqu'à la république russe de Kakassie !) aux couleurs du drapeau Rom.

Mais de telles pratiques à la fois revendicatives et loyalistes sont loin d'être acceptées de tous (voir *infra*). Du reste, un fait mérite d'être souligné : partout en Europe où se sont déroulées des manifestations de rue contre les Tsiganes ces dernières décennies (Hongrie, Bulgarie, Ukraine...), le drapeau national trône, souvent à l'exclusion de tout autre symbole politique, comme pour signifier que la nation assure sa propre défense contre un ennemi de l'intérieur qui demeure un corps étranger, un corps d'étrangers inassimilables.

L'antitsiganisme face au drapeau tsigane

Par ailleurs, l'antitsiganisme conduit jusqu'à des actes de représailles à l'égard des Roms qui auraient l'audace de porter le drapeau national du pays où ils vivent, comme cela s'est produit en Serbie en 2017 quand un enfant d'une école primaire de Belgrade l'a tenu. Les historiens ont alors dû rappeler que lors des deux guerres mondiales les Roms avaient bel et bien défendu et porté le drapeau national serbe [Šarenac 2020] ; cela vaut pour tous les pays engagés dans le conflit contre l'Allemagne et ses alliés. Partout ou presque les Tsiganes furent mobilisés au même titre que les autres citoyens et c'est d'ailleurs aussi un argument, comme on l'a vu déjà avec l'aumônerie française des gitans (voir *supra*) en 1959 face à l'initiative vexillaire de Rotaru, pour affirmer, du dehors comme à l'intérieur des communautés, que le seul drapeau légitime est celui de l'État-nation. Ainsi, sur notre terrain en France, avons-nous plusieurs fois entendu dire que le seul drapeau qui vaille est le drapeau tricolore, le drapeau Rom étant alors perçu comme ridicule parce que feignant l'existence d'une « puissance » (un État) contre toute forme d'évidence.

Il est toutefois vrai que l'antitsiganisme se manifeste assez fréquemment contre toute velléité de reconnaissance publique du drapeau Rom et de ce qu'il signifie. La présence du drapeau est aussi contestée et cette contestation sert de vecteur à l'expression de l'antitsiganisme le plus violent. En juin



Kent - Angleterre, juin 2022

2022, dans le comté du Kent en Angleterre, des policiers qui, pour marquer leur volonté de participer au *Gypsy Roma Traveller History month* – une initiative qui existe depuis 2008 [Lee-Treweek 2020] – avaient osé se photographier arborant en tenue le drapeau rom¹⁵, ont soulevé une polémique qui ne s’est pas encore éteinte et a donné lieu à un déchaînement sur les réseaux sociaux de propos haineux à l’égard des Gypsies, Roma et Travellers.

Un autre cas est offert par la Hongrie pour la demande faite en 2013 par les représentants élus et les associations Rom de faire figurer le drapeau au parlement à l’égal de celui des Hongrois de l’extérieur (*határontúli magyarok*). La réaction de l’extrême droite hongroise et en particulier du parti Jobbik, qui fait de l’antitsiganisme virulent l’un de ses principaux chevaux de bataille, fut à la hauteur de ce que ce parti considérait comme un affront national. Ainsi les militants de ce parti



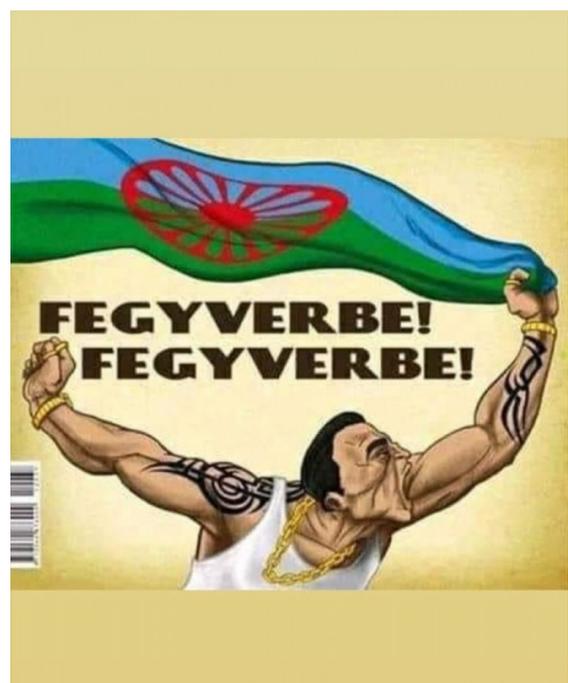
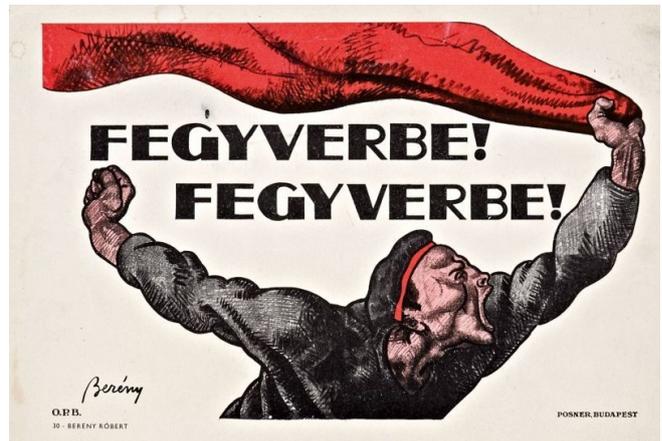
Le parlement rom. Photomontage caricature Hongrie

firent-ils circuler une photographie (sans doute un photomontage) où l’on voyait le drapeau érigé sur un typique village rom de campagne, mais absolument délabré et plein de détritrus avec une mention « humoristique » selon laquelle le drapeau figurait donc « déjà sur le parlement rom ! ». Une autre image représentait le détournement, effectué par un graphiste d’une revue d’extrême droite (*Barikád*, septembre 2012), d’une très célèbre affiche de propagande révolutionnaire hongroise de 1919 qui montrait un partisan communiste vociférant et brandissant par un coin du tissu un long drapeau rouge flottant dans le vent au dessous duquel était écrit « *Fegyverbe ! Fegyverbe !* » : « Aux Armes ! Aux armes ! ». Le graphiste de *Barikád* a substitué le drapeau rom au drapeau rouge et les mots « Aux Armes » sont inscrits en hongrois sur le drapeau même, et il a transformé le partisan en un homme aux cheveux rasés en débardeur arborant des tatouages maoris et une chaîne autour du cou. Le gros titre dit : *Cigány gárda fideszes hátszéllel* : « Milice tsigane soutenue par le Fidesz » (le parti au pouvoir de Viktor Orbán).

15 Le texte accompagnant la photographie est le suivant : « We’re marking Gypsy Roma Traveller History month by raising the 'GRT' [Gypsies, Roma and Travellers] flag’, helping to show our continued support for diverse communities. Kent’s history has a rich Gypsy & Roma heritage & we’ll continue to work with all communities to ensure this is a welcoming county for all ».

Il s'agit en réalité d'une référence à la constitution dans la ville de Pécs d'un très réduit et éphémère comité de défense Rom appelé *Cigány Gárda*, en référence et par opposition à la Magyar Gárda, milice du Jobbik. Ce groupe formé à l'initiative d'un nommé Ferenc Bagó qui, sur quelques photographies, exhibait en effet son crâne luisant, ses biceps tatoués de motifs maoris, une chaîne d'argent autour du cou et tenant un drapeau, d'ailleurs tout à fait hétérodoxe, où l'on apercevait la roue tsigane. Cette *Cigány Gárda* voulait répondre aux coups de main antitsiganes de l'extrême droite et appelait sur les réseaux sociaux à l'auto-défense des Roms et des Juifs. Par cette couverture spectaculaire, la revue du Jobbik voulait faire passer le message de la criminalité des Tsiganes (le passé de Ferenc Bagó n'en était pas exempt), mais aussi celui, plus délétère, selon lequel ceux-ci prépareraient en Hongrie une insurrection armée. Le fait est que, en 2020, des activistes roms isolés se sont appropriés sur Facebook cette image raciste et conspirationniste de la couverture de la revue comme un emblème de révolte Rom – le drapeau y figurant – en l'associant à une reproduction de la fameuse allégorie de la Liberté au drapeau tricolore guidant le peuple de Delacroix, ce qui fut immédiatement exploité comme une preuve par la même extrême-droite du bien fondé de la menace d'un complot armé des Roms ! Ainsi le piège se refermait-il : l'extrême droite pouvait récupérer sa propre image détournée, présentant les Tsiganes comme des ennemis de la patrie, prêts à passer de la délinquance et de la criminalité à l'insurrection.

Dans ces conditions, on comprend l'importance vitale, pour les Roms, d'associer les drapeaux nationaux à leur emblème international lors de leurs manifestations. A moins, comme en Hongrie le fait le parti Opre Roma, de revendiquer, au sein de la nation, mais par référendum et non par les armes, l'obtention d'une autonomie territoriale (dans les comtés de Borsod-Abaúj-Zemplén, Nógrád, Szabolcs-Szatmár-Bereg et Heves), ce qui n'est certes pas, on l'a vu, une option considérée comme



possible ni souhaitable par l'immense majorité des membres des groupes tsiganes de par le monde. Le drapeau mis en avant en tout cas par ce parti autonomiste est celui que nous connaissons bien maintenant, et non un emblème qui marquerait une quelconque séparation entre cette autonomie hongroise putative et le reste des mondes tsiganes ; cela aussi est notable : même dans ses usages les plus territorialisés et locaux, ce drapeau porte avec lui, non pas nécessairement l'idée d'une union de tous les Roms du monde, mais plutôt d'une présence internationale voire mondiale de groupes dont la diversité est spontanément aperçue et admise, mais dont est supposée aussi une communauté de destin.

Je traiterai un dernier cas de relation du drapeau rom à un drapeau national, parce qu'il me paraît extrêmement significatif en fait de l'extrême difficulté des Tsiganes à être reconnus comme constituant une minorité sociale et culturelle soumise à des pratiques de discrimination ou du moins, là où le concept de minorité ne s'applique pas ou est exclu *a priori* (la France en étant le plus bel exemple), acceptés comme des citoyens à part entière. Ce cas est fourni par les réactions à une initiative se présentant comme artistique, mais aux enjeux ouvertement politiques, qui eut lieu en Tchéquie en 2013. Un artiste et activiste slovaque, Tomáš Rafa (non tsigane) présenté et soutenu par une galerie d'art de Prague, Artwall Gallery, avait créé une série de drapeaux tchéco-rom (« plusieurs dizaines ! »), mêlant de diverses façons les couleurs, formes et motifs du drapeau national tchèque et ceux du drapeau rom. L'exposition, qui devait courir de juillet à septembre, avait pour titre : « Procédure de sélection pour un drapeau tchéco-rom ». Un comité d'experts, Roms et non-Roms, dont l'un d'entre eux, Jan Kremer, présenté comme historien et spécialiste en vexillologie, a retenu sept de ces drapeaux qui furent exposés à l'extérieur de la galerie, sur les quais de la Vltava. À travers et par de-là l'exposition, les organisateurs se proposaient de soumettre ces sept drapeaux à un vote en ligne sur la page facebook de la galerie, mais aussi en parcourant les quartiers et villes habitées par les Roms pour recueillir leur choix et ne retenir plus qu'un seul emblème avec l'intention de faire parvenir ensuite la bannière gagnante au Conseil gouvernemental pour les affaires de la communauté rom (*Rada vlády pro záležitosti romské menšiny*). Le vote eut lieu, du moins en ligne (pour son déroulement in situ auprès des Roms je n'ai pas de données) et le drapeau fut choisi ; entre-temps, les œuvres furent



Drapeaux tchéco-rom de l'artiste Tomáš Rafa

dénoncées par un membre du parti d'extrême droite DSSS (Parti de la Justice Sociale des Travailleurs), comme transgressant la loi stipulant l'interdiction de porter atteinte à l'intégrité du drapeau national tchèque (outrage aux symboles de l'État). L'artiste fut condamné sous ce chef d'inculpation à une contravention par la commune où se trouve la galerie (Prague 7) et les œuvres exposées en extérieur furent vandalisées et marquées de croix gammées. Rafa fit appel de la décision de justice, faisant entre autres remarquer que les supporters sportifs qui ont l'habitude d'inscrire des slogans et le nom de leurs villes sur le drapeau national ne sont jamais inquiétés ; il fut finalement absous [iDNES.cz, 2015]. Lors d'une autre exposition, en février 2014, dans la galerie d'art de l'Université anglo-américaine, trois des œuvres furent mises sous séquestre par la police, selon le même motif d'outrage au drapeau national ; une autre action fut engagée qui ne déboucha pas [Štefková et Kukurová, 2017].

Les militants d'extrême-droite savaient à qui et à quoi ils s'attaquaient. Rafa en effet développait depuis 2009 un projet intitulé « New Nationalism in the Heart of Europe », où il instruit et dénonce par ses films¹⁶, ses œuvres et ses discours, la montée en Europe des groupes d'extrême droite et leurs usages racistes des drapeaux nationaux qui, dans leurs mains, deviennent les « symbole d'un État ethniquement pur ». L'artiste se proposait « d'explorer les frontières entre nationalisme, patriotisme, racisme et xénophobie ». Par ses drapeaux tchéco-roms, il voulait créer « une arène de discussion autour de la coexistence présente et future de la population tchèque majoritaire et des minorités établies localement ». Le choix de travailler sur les drapeaux était expressément déterminé par le fait que « les groupes nationalistes font un usage dévoyé des drapeaux d'État dans leurs manifestations ». La curatrice de l'exposition d'Arwall, Zuzana Štefková, déclarait : « Nous voulons tenter de découvrir comment les Roms tchèques, actuellement, perçoivent la notion de 'Tchéquité', et jusqu'à quel point ils s'identifient à l'identité nationale tchèque représentés par les symboles officiels d'État, ou bien ce que le fait de vivre dans ce pays signifie pour leur identité ». Une autre curatrice, Lenka Kukurová, précisait que « ce drapeau hybride qui met en évidence que l'État n'est pas une unité ethniquement pure, doit conduire à s'interroger sur les concepts de nation et d'État. Il n'y a pas que les Tchèques qui vivent dans la République Tchèque, il y a aussi d'autres minorités qui devraient se sentir aussi chez elles ici ». Une troisième, Markéta Dolejšová dit qu'il s'agissait ainsi de remettre en cause le clivage entre « les Tchèques et les autres » [Artwall Gallery 2013].

16 Voir son impressionnante collection de films tournés au vifs des manifestations d'extrême droite, particulièrement attentifs à l'usage des drapeaux nationaux, voir <https://your-art.sk/>. Il commente lui-même ses films sur les manifestations anti-tsiganes (en tchèque non sou-titrés) in *New Nationalism In The Heart Of Europe*, TEDxKežmarok, 20mn, <https://www.youtube.com/watch?v=TPb5FD5lgnY>

Cependant beaucoup de Roms manifestèrent des réactions très négatives, du fait de la rumeur alimentée par les médias selon laquelle on gaspillait les subsides destinés à leur venir en aide pour leur imposer, sans les consulter, un nouveau drapeau. Ils voyaient aussi dans cette initiative une décision d'intellectuels pragois étrangers aux Roms pauvres des ghettos. C'est ce qu'exprima en ligne, dès le mois de juillet 2013, Miroslav Brož, président de l'association rom Konexe, à l'occasion d'une rencontre avec l'artiste et les curateurs, qui infirmaient ces rumeurs et expliquaient la mince frontière, équivoque pour beaucoup, séparant dans l'art contemporain « l'exagération artistique de la réalité » [Romea.cz 2013a] : ce « nouveau drapeau tchéco-rom », écrivaient les organisateurs de l'exposition, « n'est pas une réalité politique, mais une vision artistique », [Kukurová 2013]. Selon les organisateurs une âpre discussion eut lieu avec un militant, Miroslav Kováč, défendant l'intégrité des deux drapeaux, insistant sur le fait que si les Roms étaient fiers de leurs propres symboles, ils revendiquaient à la fois d'être des tchèques respectueux du drapeau national : « nous avons des liens avec ce pays. Nos grands-parents ont versé leur sang pour lui. Nos ancêtres y sont enterrés » [Štefková et Kukurová 2016].

Rafa ne se découragea pas et poursuivit ses actions artistiques engagées auprès des Rom. La même année 2013, par exemple, en Slovaquie, il peignit avec les jeunes Roms plusieurs murs de ségrégation séparant les Roms du reste des habitants, officiellement baptisés « murs du sport », et il fit accepter l'idée par les autorités du village de Veľká Ida, près de Košice, d'orne le mur de bandes vertes et bleues et de cercles rouges, sans fournir d'autre précision : donnant aux cercles la forme de roues, il réalisa, de fait, sur une grande longueur, le drapeau rom aux yeux et à la barbe des constructeurs du mur, qui n'auraient jamais accepté un tel projet s'ils avaient compris de quoi il s'agissait véritablement [Romea.cz 2013b, Plinta 2018].



Tomáš Rafa, "mur des sports" à Veľká Ida

Par la suite, dès 2014, des activistes roms commencèrent à utiliser un drapeau tchéco-rom de Rafa dans les manifestations, et en janvier 2015 la police a arrêté des manifestants qui l'utilisaient dans le cadre d'une protestation contre l'anti-islamisme [Štefková et Kukurová 2016]. Brož lui-

même changea visiblement d’avis et finit par se sentir réellement impliqué dans le projet des drapeaux mixtes, puisque tous les 8 avril, pour célébrer la journée internationale des Roms, il pavoise son balcon de l’un des drapeaux tchéco-rom de Rafa, dans sa ville d’Ústí nad Labem, au nord de la Tchéquie. Brož aussi fit l’objet de plaintes en 2021 et fut condamné par sa commune à une amende pour outrage au drapeau national et le drapeau fut censuré sur sa page facebook [Ryšavý 2022]. Autrement dit, les tribulations du drapeau tchéco-rom ne sont pas terminées ; elles sont très instructives, même s’il est certain que les Roms tchèques ne renonceront pas pour lui au drapeau international, ni d’ailleurs au drapeau national tchèque. Tel, de toute façon, n’était pas le propos de l’artiste, ni d’ailleurs celui des activistes qui en font usage.

Ce parcours met en évidence, dans l’ensemble, une dynamique d’appropriation internationale du drapeau à la roue, malgré le fait qu’il est très souvent perçu, comme on l’a vu, comme « donné » par les Gadjé. Il y a une raison à cela : ’on pourrait compiler de nombreux textes faisant écho en toutes les langues possibles à des initiatives pédagogiques gouvernementales ou de la part d’ONG exprimant le satisfecit d’avoir appris à des enfants roms dans leurs écoles quelle était « leur » histoire, « leur » hymne, des rudiments de « leur » langue, et bien sûr les couleurs de « leur » drapeau. J’observe moi aussi, sur le terrain, en France, de façon en général très velléitaire car contredite par le vieil unanimité culturelle républicain, cette tentation de vouloir « rendre » aux Tsiganes ce que l’on croit être leur propre culture et leurs propres symboles. Aussi est-il vital pour les Tsiganes que l’appropriation du drapeau se fasse sans et, sinon contre, en tout cas, à côté de la manière dont les Gadjé le présentent et des usages qu’ils en font (en particulier comme le symbole d’une différence neutralisée), de la même façon que se fait, par exemple, l’appropriation de l’histoire indienne, certes déjà mythifiée par les Gadjé qui en sont les découvreurs, réécrite par exemple à partir de l’histoire biblique¹⁷.

Ce qui ressort fortement, en tout cas, est que ces usages toujours plus fréquents du drapeau, tournent autour de deux pôles : un pôle privé, que nous n’avons fait que signaler, comme signe de reconnaissance individuelle dans le cadre d’un entre-soi (sur les réseaux sociaux en particulier) – c’est en référence à cet engouement dans la sphère de la publication contemporaine de l’intime que

¹⁷ Par ces mots nous ne cédonz absolument pas aux contestations révisionnistes concernant l’origine indienne de la langue romani, ni de l’histoire migratoire, dont la connaissance reste lacunaire, des groupes parlant cette langue. Voir la mise au point de Yaron Matras 2004.

nous semblent pulluler certains produits aux couleurs de ce drapeaux (les coques de portables par exemple) –, et un pôle public, où le drapeau est principalement exhibé en signe de protestation contre la discrimination et le racisme, mais aussi comme pure affirmation identitaire. Il est souvent difficile d'énoncer clairement de quoi est faite cette identité qui renvoie à des groupes que l'on sait divers, voire étrangers les uns aux autres, par la culture, la langue, la religion... et à une pluralité d'autonymes et exonymes. En tout cas, à la différence d'autres minorités qui se pensent comme minorités nationales, et sauf exception, cette identité virtuelle est détachée de toute revendication territoriale ; l'idée même d'un Romestan est, ou plutôt, était présentée comme une sorte d'utopie au sens propre, de non-lieu ou de lieu propre imaginaire que chacun porterait avec lui dans son cœur. C'est pourquoi du reste, il n'est presque jamais mis en concurrence par ceux qui l'arborent avec le drapeau de l'État-nation (il est même une évidence pour la plupart que le drapeau des Gadjé est aussi « le nôtre »), mais ce n'est pas sans fierté que l'on ose le hisser à la même hauteur. Il est l'affirmation, en certaines occasions bien précises – car dans l'ordinaire des jours la plus grande réserve et discrétion est de rigueur sur cette identité maudite par les Gadjé et donc sur le drapeau qui en est le symbole – d'une dignité envers et contre tout (en ceci aussi le rapprochement avec le drapeau arc-en-ciel plébiscité par les LGBT s'impose), d'un mode d'existence qui se pense d'abord en creux et différenciellement (nous ne sommes pas des Gadjé), localement (Gitans de France, Manouches du 44, Gitanes catalans, Roma et Travellers britanniques, Gurbati de Macédoine, etc.), sans impliquer la représentation claire d'une totalité, pas même celle d'« un » peuple tzigane qui par de-là les frontières démontrerait son immense potentiel géopolitique à travers un drapeau. Nous sommes me semble-t-il maintenant en mesure d'appréhender la richesse de contenu de la citation placée en exergue de cet article, tirée d'une vidéo postée sur TikTok cette année même. Le jeune-homme s'élève contre l'invisibilité du drapeau, dans le monde des Gadjé : « on le trouve pas ». Il est vrai qu'on le chercherait en vain dans les collections vexillaires des dictionnaires ou des téléphones portables – mais aussi ne le rencontre-t-on que rarement exposé dans l'espace public à l'initiative des Tsiganes eux-mêmes, et tout particulièrement en France. Le tiktokeur compare, sur ce plan, les Tsiganes à d'autres minorités : Catalans, Réunionnais... Ils ont leurs propres drapeaux qui les rendent visibles sur les réseaux sociaux et ailleurs : ainsi peuvent-ils affirmer leur identité et éventuellement porter des revendications. Il n'en va pas de même de « nous », dit-il, au point où l'on pourrait douter de notre existence... Il a parfaitement raison : cette existence a toujours été problématique, au sens où à la tendance à se dissimuler, à se rendre le moins visible possible de la part des Tsiganes, correspond, dans les États-nations, à la volonté de cacher ces groupes indésirables, et même parfois d'en nier l'existence, comme ce fut le cas en certains pays du bloc de l'Est. C'est aussi ce que fait la France en ne considérant qu'une situation administrative : le

nomadisme, rebaptisé voyage, dont on sait qu'il ne correspond plus du tout à une réalité majoritaire. Alors, bien sûr, en de tels contextes, la revendication d'un drapeau ne peut que se heurter à l'incompréhension, au sarcasme voire à une haine féroce. En effet, nécessairement, ce symbole vexillaire international porté par des groupes parmi les plus subalternes de la société, remet en cause l'imaginaire unitaire des États-nations protégés – et enfermés – par leurs frontières territoriales. On a vu comment certains groupes et responsables politiques gadjé en Tchéquie ont réagi à la créolisation rom du drapeau national, mais on a vu aussi le refus des Roms eux-mêmes à « romaniser » le drapeau national tchèque, à la fois par loyauté nationale tchèque et par conviction d'une appartenance à une communauté « différente », toujours à la fois en excès et en retrait par rapport à l'identité nationale affirmée par les Gadjé. Mais surtout cette identité autre, alternative, de quoi exactement est-elle faite ? Le jeune-homme sur TikTok tente une énumération, qui est un véritable fourre-tout mélangeant plusieurs niveaux de généralisation : « les Gitans, les Gitanes [mis pour Gitans catalans], les Manouches, les Tsiganes, les Roms.. ». Mais il avoue qu'en fait il ignore les contours du monde, ou plutôt des mondes susceptibles de se reconnaître dans ce drapeau : ceux qui, à ses yeux ne sont pas tsiganes, les Voyageurs non tsiganes, sont-ils, ou non compris sous le drapeau ? Il se pose la question, sans idée préconçue, mais dévoilant par là, que l'unité forte d'un seul peuple, même au niveau de plus grande généralité offert par la catégorie de Tsigane, n'est pas acquise ni considérée comme une présupposition nécessaire. Il se pourrait très bien, dit-il en substance, que les Voyageurs non perçus comme Tsiganes et surtout qui ne se perçoivent pas comme tels se reconnaissent pourtant dans ce drapeau et, en effet pourquoi pas ? Il me semble ainsi témoigner d'un pluralisme et d'une indétermination irréductibles des réalités sociales et culturelles auxquelles renvoient ce drapeau au statut si particulier. Pour lui, l'important est, même si « nous » ne l'avons pas inventé, si « on nous l'a donné » (ce qui n'est pourtant pas le cas !), de se l'approprier et de l'utiliser comme vecteur de représentation, de protestation et de revendication.



Espagne 2022

Bibliographie :

ACTON, Thomas, 1993, « To the Editor: Myth and Counter-Myth: A Response to Jiré Lipa and Werner Cohn », *Nationalities Papers*, vol. 21 – 2, p. 269-272.

ACTON, Thomas, 1974, *Gypsy Politics and Social Change*, Londres, Routledge & Kegan.

ACTON, Thomas, 1973, *Gypsy Community Work*, London, Gypsy Council / Rowtrees Trust.

ACTON, Thomas, 1971, « L'avenir de l'organisation internationale tsigane », *Études Tsiganes*, vol. 17 (2), 1971, p. 33-36.

ARTWALL GALLERY, « Tomáš Rafa, Competition Procedure for the Czech - Roma Flag 16 July 2013 - 30 September 2013 » <https://www.artwallgallery.cz/en/exhibition/tomas-rafa-competition-procedure-czech-roma-flag>

BALOGH, Lídia, 2011, « Esztétikum közcélra. A szimbólumok, mítoszok, illetve allegóriák közösségi szerepéről, a roma nemzetépítési törekvések példáján keresztül », *Pro Minoritate*, Vol. 3, 2011, p. 144–157.

BORDIGONI, Marc, 2002, « Le ‘pèlerinage des Gitans’, entre foi, tradition et tourisme », *Ethnologie française*, 2002/3 (vol. 32), p. 489-501.

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2002-3-page-489.htm>

CANTON-DELGADO, Manuela, « Stigma and Ethno-genesis amongst Pentecostal Gitanos in Spain », D. A. Marsh (dir.), *Romani Pentecostalism: Gypsies and Charismatic Christianity*, Frankfurt, Peter Lang, 2014 : 75-87.

CAVAILLÉ, Jean-Pierre, 2019, « Le “peuple des Gitans de France” dans le mouvement des Gilets jaunes », 22 février 2019.

<http://taban.canalblog.com/archives/2019/02/22/37123395.html>

CHRISTITCH, K., 1961, « Les Gitans de France ne veulent ni d’une île, ni d’un roi », *Le Monde*, 29 décembre 1961.

CONSTANTINESCU, Ioana, *The 1st World Roma Congress in 1971*, film pour le 50^e anniversaire du premier congrès mondial des Roms, 2021, 38 mn.

<https://worldromacongressart.com/the-archive/first-world-roma-congress/>

COSTA, Elisa / VASCONCELOS, Marcia, 2015, *Datas de celebração e luta pelos direitos dos Povos Romani (Ciganos)*, Brasilia, AMSK.

http://www.amsk.org.br/imagem/publicacao/Publicacao3_AMSK_2015_DatasCelebracao.pdf

COHN, Werner, 1993, « The Myth of Gypsy Nationalism », *Nationalities Papers*, Volume 21-2, p.

DA SILVA MELLO, Marco Antonio / BEROCAN VEIGA, Felipe, 2012, « Le ‘Jour national du Tsigane’ au Brésil. Espaces symboliques, stéréotypes et conflits autour d’un nouveau rite du calendrier officiel », *Brésil(s)*, 2 | 2012 Tsiganes / Ciganos, p. 41-78.

<https://doi.org/10.4000/bresils.556>

DUMINICĂ, Ion, « Simbolistica tradițională a romilor europeni în perioada contemporană (I) », in *Buletinul Științific al Muzeului Național de Etnografie și Istorie Naturală a Moldovei*, Vol. 11, 2009, pp. 149–163.

GARCÍA SANZ, Carolina, 2022, « Ronald Lee: Discovering Romanestan between Canada and Europe », Eve Rosenhaft et María Sierra, *European Roma: Lives beyond Stereotypes*, Liverpool University Press, p. 71-91.

GHEORGHE, Nicolae / MIRGA, Andrzej, 1997, *The Roma in the Twenty-First Century: A Policy Paper*, Princeton, N.J. : Project on Ethnic Relations

<https://www.eurozine.com/the-roma-in-the-twenty-first-century-a-policy-paper>

GRELLMANN, Heinrich, 1783, *Die Zigeuner*, Leipzig, Dessau.

HAJNÁČKY, Tamás, 2019, *It's obvious that Gypsies cannot be viewed as a nationality - Documents concerning the Hungarian Socialist Workers' Party's Gypsy policy 1956-1989*, L' Harmattan, Paris.

HANCOCK, Ian F., 2010, « Mind the doors ! The contribution of linguistics », in ACTON, Thomas Alan / LE BAS, Damian, *All Change!: Romani Studies Through Romani Eyes*, Univ. of Hertfordshire Press, p. 5-25.

HANCOCK, Ian F., 2002, *We are the Romani people. Ame sam e Rromane džene*, Hatfield, Centre de recherches tsiganes/ University of Hertfordshire Press.

HANCOCK, Ian F., 1991, « The East European Roots of Romani Nationalism », *Nationalities Papers: The Journal of Nationalism and Ethnicity*, vol. 19-3, p. 251-267.

HANCOCK, Ian F., 1988, « Reunification and the Role of the International Romani Union », *Roma*, n° 29, juillet 1988, p. 9-18.

iDNES.cz, ČTK, 2015, « Umělec nemusí platit pokutu za česko-romskou vlajku, rozhodl magistrát » [L'artiste n'a pas à payer d'amende pour le drapeau tchéco-rom, a décidé la municipalité], 26.01.2015 https://www.idnes.cz/praha/zpravy/prazsky-magistrat-zrusil-pokutu-za-vystaveni-cesko-romske-vlajky.A150123_171843_domaci_fer

KENRICK, Donald, 1971, « The World Romani Congress », *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd Series, 50(3), p. 101-108.

KENRICK, Donald, 2007, *The A to Z of the Gypsies (Romanies)*, Lanham, Rowman & Littlefield.

KLÍMOVÁ-ALEXANDER, Ilona, « The Development and Institutionalization of Romani Representation and Administration, Part 2. Beginnings of Modern Institutionalization (Nineteenth Century—World War II) », in *Nationalities Papers*, Vol. 33, Issue 2, June 2005, p. 155–210.

KUKUROVÁ, Lenka, 2013, « Czech-roma flag as the indicator of the state of the society », Artwallgallery.cz https://www.artwallgallery.cz/sites/default/files/exhibition/downloads/2019-07/RAFA_cur_text_eng.pdf

KUSHEN, Rob, 2014, « If the Decade sucks, why have another one ? », 27 November 2014, European Roma Rights Centre.

<http://www.errc.org/news/if-the-decade-sucks-why-have-another-one>

LANG, Francis, 1957, « Trois événements vus par la presse », *Études Tsiganes*, n° 3-4, p. 3-36.

LEE-TREWEEK, Geraldine, 2000, « June is Gypsy, Roma and Traveller History Month: is it needed ? », on line sur le site de la Birmingham City School of Social Sciences.

<https://www.bcu.ac.uk/social-sciences/about-us/staff>

LIÉGEOIS, Jean-Pierre, 1980, « Les Tsiganes : Pour un droit des minorités », *Esprit*, mai 1980.

LIÉGEOIS, Jean-Pierre, 1974, « Le règne de l'utopie », in *Études Tsiganes*, Vol. 20, Issues 2–3, September 1974, p. 10–31.

LIÉGEOIS, Jean-Pierre, « Le pouvoir tsigane », in *Études Tsiganes*, Vol. 21, Issue 1, mars 1975, pp. 6–33.

LIÉGEOIS, Jean-Pierre, 1995, « L'émergence internationale du mouvement politique rom », in *Hommes & Migrations*, Issues 1188–1189, Juin-Juillet, 1995 pp. 38–44.

MCGOWAN, Jérémie Michael, 2011, *Revisiting New Babylon: The Making and Unmaking of a Nomadic Myth*, PhD, History of Art, University of Edinburgh.

MATRAS, Yaron, 2004, « The Role of Language in Mystifying and Demystifying Gypsy Identity », Nicholas Saul / Susan Tebbutt, *Role of the Romanies. Images and Counter Images of 'Gypsies' / Romanies in European Cultures*, Liverpool University Press, p 53-78.

MATRAS, Yaron, 2002, *Romani. A linguistic Introduction*, Cambridge University Press.

MARUSHIAKOVA, Elena / POPOV, Veselin, 2022, *Roma Portraits in History*, Brill.

MARUSHIAKOVA, Elena / POPOV, Veselin, 2021, *Roma Voices in History: A Sourcebook. Roma Civic Emancipation in Central, South-Eastern and Eastern Europe from the 19th Century until World War II*, Leyde, Brill Publishers.

MARUSHIAKOVA, Elena / POPOV, Veselin, 2018, « Roma Labelling: Policy and Academia », in *Slovenský Národopis*, Vol. 66, Issue 4, p. 385–418.

MENUHIN, Yehudi, 1998, « Speech at the European Roma Youth Congress » – Barcelona, 19 October 1998, <http://www.menuhin-foundation.com/yehudi-menuhin-for-europe-12/>

PANELLA, Luigi, 2014, « Boxe, Spada: 'Salirò sul ring con la bandiera rom, niente tricolore e inno di Mameli' », *La Repubblica*, 28/03/2014

PLINTA, Karolina, 2018, « That Is the History. Tomáš Rafa in Conversation », *Blokmagazine*, 04/05/2018. <http://blokmagazine.com/that-is-the-history-tomas-rafa-in-conversation/>

RISHI, Weer Rajendra, 1976, *Roma - The Panjabi Emigrants in Europe, Central and Middle Asia, the USSR, and the Americas*, Patiala, Punjabi University.

ROMEACZ, 2022, « Absurdní rozhodnutí: Magistrát Ústí nad Labem udělil pokutu za vyvěšení česko-romské vlajky u příležitosti Mezinárodního dne Romů », 12/01/2022

<http://www.romea.cz/cz/zpravodajstvi/domaci/absurdni-rozhodnuti-magistrat-usti-nad-labem-udelil-pokutu-za-vyveseni-cesko-romske-vlajky-u-prilezitosti-mezinarodniho-dne>

ROMEACZ, 2013a, « Dezinterpretace projektu česko-romské vlajky vyvolává bouřlivé diskuze. Nevytváří se nová romská vlajka » [La mésinterprétation du projet de drapeau tchéco-rom provoque des discussions animées. Il ne s'agit pas de créer un nouveau drapeau rom], 24/07/2013

<http://www.romea.cz/cz/zpravodajstvi/domaci/dezinterpretace-projektu-cesko-romske-vlajka-vyvolava-bourlive-diskuze-nevytvari-se-nova-romska-vlajka>

ROMEACZ, 2013b, « Výtvarník Tomáš Rafa pomaloval segregační zdi v Michalovcích, Ostrovanech, Sečovcích a naposledy ve Velké Ide » [L'artiste Tomáš Rafa a peint des murs de ségrégation à Michalovce, Ostrovany, Sečovce et plus récemment à Velká Ide], 19/08/2013

<http://www.romea.cz/cz/zpravodajstvi/zahranicni/vytvarnik-pomaloval-zed-ktera-oddeluje-romy-ve-velke-ide>

ROST, Nico, 1963, « Het oudste volk » (Le plus ancien des peuples), *Algemeen Handelsblad*, vol. 136, n° 44186, supplément au 18 mai 1963.

RYŠAVÝ, Zdeněk, 2022, « Absurdní rozhodnutí: Magistrát Ústí nad Labem udělil pokutu za vyvěšení česko-romské vlajky u příležitosti Mezinárodního dne Romů » [Décision absurde : la ville d'Ústí nad Labem inflige une amende au drapeau tchéco-rom à l'occasion de la Journée internationale des Roms], *Romae.cz*, le 12/01/2022

SIERRA, María, 2019, « Creating *Romanestan*: A Place to be a Gypsy in Post-Nazi Europe », in *European History Quarterly*, Vol. 49-2, p. 272–292.

SILVERMAN, Carol, 2011, *Romani Routes: Cultural Politics and Balkan Music in Diaspora*, Oxford University Press.

SMITH, Whitney, 2007, « The Ensignment of the Romani People », *Proceedings of the 22nd International Congress of Vexillology*, [n. p.]

TEMPLER, Bill, 2006, « Neoliberal Strategies to Defuse a Powder Keg in Europe: the ‘Decade of Roma Inclusion’ and its Rationale », *New Politics*, vol. X, n. 4, pp. 137-148.

TREHAN, Nidhi, 2016, « The Contentious Politics of the Indo-Romani Relationship. Reflections on the 'International Roma Conference and Cultural Festival' in New Delhi, February 2016 and Its Antecedents », in *The Indian Journal of Social Work*, Vol. 78, Issue 1, January 2017, pp. 11–25.

VAUX DE FOLETIER, François Jourda de, « Le Pèlerinage international des Tsiganes en Belgique », in *Études Tsiganes*, Vol. 15, Issue 3, September 1969, p. 44-45.

VESELÝ, Ivan, 2005, « The European approach to tackling the problem of human rights for the Roma is concealed racism » 21. 2. 2005, chairman of Dzeno Association in an interview for the Roma Press Agency.

https://web.archive.org/web/20120902064923/http://www.dzeno.cz/?c_id=6356

Wikipedia, « Romani Flag ». Cette entrée de la version anglaise de l’encyclopédie en ligne, mérite sans nul doute de figurer dans un article universitaire sur la question, car elle est à ce jour l’exposé le plus complet sur l’histoire du drapeau et les controverses auxquelles il a donné lieu.

ŠTEFKOVÁ, Zuzana / KUKUROVÁ, Lenka, 2017, « Search for a common symbol », Artwall, <https://www.artwallgallery.cz/sites/default/files/exhibition/downloads/2019-07/Search%20for%20a%20Common%20Symbol.pdf>